

CEUX QUI SAURONT :

LE DÉCLINISME UCHRONIQUE DE PIERRE BORDAGE

TAYEB AINSEBA

Université de Perpignan - ED544

Tay.ainseba@hotmail.fr

Résumé : Et si la Révolution française n'avait jamais eu lieu ? Si ce qui passe pour être la plus grande fierté de la France avait tout simplement été effacé des livres d'histoire ? C'est hanté par ces questions que Pierre Bordage a publié son uchronie *Ceux qui sauront* en 2008, premier tome d'une trilogie (*Ceux qui rêvent*, 2010 ; *Ceux qui osent*, 2012). Si Bordage n'expose pas toutes les implications politiques de cette révolution nulle et non avenue, son programme narratif s'articule autour de l'interdiction de l'enseignement pour le Tiers-État persistant. Bien qu'étant classée dans la littérature de jeunesse, cette uchronie est violemment décliniste : elle s'attaque tantôt à la misologie d'État, tantôt au mépris des savants dans un ordre marchand, elle dénonce l'abandon du social par le politique et la condamnation de l'école à la clandestinité. À cause de ses aspects déclinistes, ne peut-on pas faire pencher cette uchronie du côté des dystopies ? Quels sont les tenants et aboutissants de cet antihumanisme à la française ? Que nous révèle cet ouvrage sur l'état de la France à la fin du XX^{ème} siècle et au début du XXI^{ème} ?

Mots-clés : Pierre Bordage – dystopie – déclinisme - uchronie.

Abstract: “What if the French Revolution had never happened? What if what seems to be France's greatest pride was simply erased from history books? These are the questions that haunt Pierre Bordage's alternate history fiction *Ceux qui sauront* (*Those who know*) which was published in 2008 and is the first volume of a trilogy (*Ceux qui rêvent* (*Those who dream*), 2010; *Ceux qui osent* (*Those who dare*), 2012). Bordage does not outline all the political ramifications of this null and void revolution but his narrative is centred on the prohibition of teaching for the enduring Third Estate. Even though it has been labelled children's literature, this work of alternate history is full of violent declinism: it tackles both the State's misology and the way scholars are disdained within a mercantile order, it denounces the way politics have abandoned the social and the way school has been forced to secrecy. Given these declinist characteristics, might we not classify this alternate history as a distopia? What are the whys and the wherefores of this all-French anti-humanism? What does this work reveal as regards contemporary, end of twentieth, beginning of twenty-first century France?

Key-words: Pierre Bordage – dystopia – declinism - alternate history fiction.

« Quand le Français dort, le diable le berce. »

Proverbe portugais.

« Ce pays pour la gloire, est un pays perdu »

C. A. Demoustier, *Alceste à la campagne ou Le misanthrope corrigé*.

« Qu'est-ce que tu crois, mon garçon ?
reprit la femme en fronçant les sourcils.

Que le fait de savoir lire et écrire
Changera quelque chose à notre vie ? »

P. Bordage, *Ceux qui sauront*.

Une uchronie décliniste ?

Dans *Le Réveil français*, titre qui exécute un pied de nez à l'adresse de l'ouvrage de C. Maurras (*Pour un réveil français*, 1948), L. Joffrin prétend que la France est forte « D'abord parce qu'elle est l'héritière de sa grande Révolution (...) et que ses principes d'égalité, de liberté sont toujours ceux de l'avenir » (Joffrin, 2015: 12). Quand on se dit fier d'être Français, on pense certainement à cette identité française qui va chercher ses racines dans la Révolution. Et cette pensée patriotique s'accompagne plus ou moins de cécité volontaire pour le citoyen qui jouit de son appartenance à la communauté française tout en oubliant le tribunal révolutionnaire, la Terreur, les arrachages de langues (*cf.* les victimes du massacre de la Gaubretière (27 fév. 1794) pendant la Guerre de Vendée), la tyrannie de la majorité, etc. Qu'en serait-il si les contre-révolutionnaires avaient remporté les batailles de 1789 et si les préceptes humanistes se rêvaient plutôt que ne s'appliquaient ? C'est cette virtualité d'une féodalité aveugle à sa propre barbarie qu'explore Pierre Bordage dans son uchronie, *Ceux qui sauront*, roman de jeunesse publié en 2008, trois ans après la parution de l'ouvrage décliniste de N. Baverez *La France qui tombe* (2003). Depuis É. Zemmour a publié *Mélancolie française* (2010) et *Le Suicide français* (2014) tandis qu'A. Finkielkraut proposait au public *La querelle de l'école* (2007) ou *L'Identité malheureuse* (2013). La Révolution est un chapitre capital de notre roman national, en est comme une transition cardinale, elle est au centre du roman de P. Bordage, il la raye des chroniques de l'histoire de France pour en faire un

avorton politique. Dans la lignée des romans uchroniques, P. Bordage imagine que la Révolution a bien eu lieu mais qu'elle est nulle et non avenue, que les forces des anti-Lumières ont vaincu la démocratie naissante pour réinstaller l'Ancien Régime avec ses arbitraires. Quelque chose n'est pas passé. La Bastille s'élève intacte. Bordage fait renaître un tiers état déguenillé en un temps où la notion même de tiers-monde est de plus en plus inusitée. Comment vivrions-nous aujourd'hui si l'esprit de la Révolution ne s'était jamais installé durablement dans l'histoire ? Plutôt que de tirer exhaustivement toutes les conséquences logiques d'une telle déperdition (perte de la souveraineté du peuple par le peuple, perte de la délibération démocratique, pas de « culture élitiste pour tous » (Joffrin, 2015: 28), pas de cinéma, pas de grandes publications qui font débattre les gens, pas de musées, pas de *Welfare State*, d'État-providence, etc.), P. Bordage s'intéresse plutôt à l'éducation nationale en présentant un monde dans lequel le tiers état n'a pas le droit de s'asseoir sur les bancs de l'école pour apprendre à lire et à écrire. L'auteur peint une France misanthrope dans laquelle sévit une misologie d'État, une misologie institutionnelle et politique donc qui permet de comprendre par un roman cette citation de Catherine II : « L'ignorance du peuple nous garantit de sa soumission. » (*apud* Finkielkraut, 2009: 78-79). P. Bordage écrit une titanomachie qui oppose *libido imperandi* et *libido sciendi*. Le féodalisme de sa société alternative repose sur Platon, Aristote et l'esprit de la religion. Clara, héroïne aristocratique du roman, demande un jour à son père pourquoi le peuple n'a pas le droit d'apprendre : « Il en est des humains comme des animaux, avait-il répondu, les uns sont faits pour commander, les autres pour obéir. Le peuple n'a pas besoin d'apprendre à lire ni à écrire, il lui suffit de travailler. » (Bordage, 2008: 33). Le choix de P. Bordage de se concentrer sur la question de l'éducation est judicieux parce qu'il cherche à signifier qu'il ne saurait y avoir liberté ou égalité là où il n'y a pas d'école : « Nous ne sommes pas libres, nous ne sommes pas égaux, nous ne sommes pas fraternels. Nous avons transporté dans notre siècle les maux qui caractérisaient l'ancien régime, l'ordre social, l'injustice, la peur, la misère, l'ignorance, la famine. » (*idem*: 91). Un démocrate ou un citoyen, est-ce seulement un électeur ? Non, l'accès à l'école, à la technologie est une autre marque de fabrique des démocraties. Dans le roman, les hommes ne sont pas égaux entre eux et les femmes ne sont pas égales aux hommes. C'est ce monde dans lequel le savoir est réservé à une élite que vont devoir affronter les adolescents Jean, cou noir du tiers état et Clara, jeune noble ayant pris ses distances avec sa famille élitiste. Ce couple va rejoindre l'organisation parapolitique et clandestine des « pères Noël du savoir » qui

cherche à dispenser la connaissance aux malheureux auxquels on l'a impérieusement interdite. Clara porte d'ailleurs un prénom de lumière, comme un effet d'annonce. Telle mission, enseigner contre l'obscurantisme, n'est pas sans danger puisque tout professeur surpris dans son office ou victime de sycophantes risque la peine de mort (*idem*: 12-13). Ceux qui sauront le sauront au prix de l'« insécurité culturelle » (Joffrin, 2015 : 49).

Mais comment penser les rapports entre le déclinisme et un genre littéraire, l'uchronie ? La différence entre l'Histoire et une histoire tient à ce que la première n'est inventée par personne quand la seconde n'a jamais eu lieu dans le monde réel. L'exercice de régression qu'est l'uchronie raconte une histoire en modifiant l'Histoire, en balançant entre renouvellement et continuité, entre différence et répétition. Différence : ce n'est pas le roi Jean qui gouverne en 2005 mais J. Chirac. Répétition : Proust ou Hugo sont évoqués. Magda, une institutrice des pères Noël du savoir reçoit comme nom de code : Olympe de Gouges. En 1989, la proposition de faire entrer Olympe de Gouges au Panthéon est rejetée (Gouges, 2014: 7). O. de Gouges certes connue pour son engagement féministe, l'éducation des femmes notamment, œuvra aussi pour les pauvres et la cause noire, ce qui ne doit pas nous faire oublier qu'elle était royaliste convaincue. Bordage fait siens tous ces thèmes. Il fait ré-exister l'histoire, revivre l'histoire selon une chronologie différente. En tuant dans l'œuf la démocratie, l'uchronie de Bordage joue sur les congruences entre l'avant et l'après, entre le passé et le présent. *Le before est after*. Le futur n'est que du passé ; ce mode de penser cyclique n'est pas sans rappeler celui de l'Écclésiaste pour qui : rien de nouveau sous le soleil. Par la littérature (et même par la paralittérature puisque l'uchronie appartient à ce genre), l'action humaine est réversible – vertu qu'elle n'a jamais dans le réel. L'œuvre de Bordage est uchronique parce qu'elle rebat les cartes de l'Histoire en jouant d'anamnèses et d'anachronismes : les jeunes filles de l'aristocratie, victimes de la misogynie féodale et parentale, ne sont pas libres d'épouser un homme selon leur cœur, Port-Royal n'a jamais été rasé par Louis XIV ou a été reconstruit (Bordage, 2008: 30), l'Église est ressuscitée, Versailles est capitale de la France depuis 1882 (*idem*: 29), la France est régulièrement en proie à des émeutes (*idem*: 30-31). Bordage raconte une société des castes et des classes sociales, une société que les hommes pensent établie par Dieu, une société religieuse qui n'a pas connu notre 1905 à nous. En 1940, le pays essaie d'enfermer les simples d'esprits et les handicapés dans des camps. Les classes sociales ne se mélangent pas et le métissage dans les colonies est fort mal vu (*idem*:

179). La France possède une police politique, les « SSIR, les services de sécurité intérieure du royaume » (*idem*: 64). L'Amérique n'est pas une grande démocratie mais un royaume, les Indes demeurent colonie anglaise (*idem*: 36-37). L'œuvre est dominée par un féodalisme multilatéral à échelle mondiale qui enferme les masses dans l'ignorance la plus crasse, lesquelles masses sont en train de se soulever pour pouvoir vivre des vies d'hommes. Jules Ferry a été fusillé avec tous les ministres du gouvernement Gambetta « alors qu'il s'apprêtait à décréter l'école obligatoire et laïque pour tous les enfants de la République » (*idem*: 36). Cet épisode semble être le point de divergence majeur avec l'histoire réelle. Par effet domino, le réseau des pères Noël du savoir est créé en 1942 (*idem*: 12-13). Internet existe bien mais s'appelle R2I (« le Réseau Informatique International qui permettait de communiquer d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre » (*idem*: 31), réseau réservé à l'élite, comme toute la *techné* d'ailleurs. Ce réseau contribue à montrer que le temps de l'uchronie et le nôtre sont synchrones. On voit par ces quelques exemples uchroniques que l'œuvre de Bordage est porteuse de nombreuses thématiques déclinistes (Pénia toute-puissante, spectre de Polémos, incurie des élites, etc.).

L'uchronie de Bordage ressemble largement à une dystopie, le projet utopique en moins. Par la pauvreté qu'il décrit, *Ceux qui sauront* ressemble à Pénia telle qu'elle est dépeinte dans *1984* de G. Orwell. L'animalisation des humains, la misanthropie romanesque, la misologie sans limite, la haine des enfants, l'imminence de la guerre, etc. sont autant de thèmes typiquement dystopiques qui animent aussi l'œuvre uchronique de Bordage. Si l'uchronie de l'auteur peut tant se confondre avec une dystopie, c'est parce que le féodalisme est un des pères spirituels du totalitarisme. *Ceux qui sauront* ressemble dans le contenu à une dystopie mais aussi dans sa facture, formellement. La *Kultur* [culture commune] étant interdite comme dans toutes les dystopies, les auteurs de dystopie (Huxley, Orwell, Bradbury, etc.) convoquent souvent de grands noms de l'histoire de l'humanité pour nommer leurs personnages, procédé onomastique que reprend à son compte Bordage (Spartacus, Christophe Colomb, Lilith, etc. (*idem*: 212). Notons que de grands hommes, le siècle en voit naître encore, ce que semble régulièrement oublier les déclinistes. *Ceux qui sauront* est un roman moins effrayant, moins violent, moins axé sur la philosophie politique qu'*Il est difficile d'être un Dieu* (1964), le roman de science-fiction médiévale des frères Strougatski qui travaillent sur le même thème du féodalisme mais le premier tome de la trilogie

bordagienne est un roman de jeunesse. *Ceux qui sauront* est encore trop utopique puisqu'à la fin, les héros s'aiment et s'embrassent, réalisés, l'héroïne Clara ayant pour elle l'atout d'avoir un parcours intellectuel et politique plus dynamique que le héros Jean qui porte le même nom que le roi de France (et non le roi des Français).

Problématique

Quand L. Joffrin entreprend le diagnostic du déclinisme, il le résume ainsi : « La République est morte » (Joffrin, 2015: 8). Bordage assassine la République dans *Ceux qui sauront* et cet assassinat revêt des airs d'infanticide, la Révolution n'a pas vécu longtemps, pourquoi ? Dans son ouvrage sur le déclinisme, Wieviorka rappelle que « la démocratie est moins exaltante que la révolution ou la rupture » (Wieviorka, 2007: 17). La proposition qui vaut ici pour le réel vaut encore pour les mondes virtuels de la littérature. Est-ce que notre situation actuelle serait si différente si la Révolution française n'avait pas eu lieu ? Si la France réelle est en déclin, pourquoi écrire un ouvrage sur une France dont le déclin serait pire que le nôtre ? Le lecteur peut penser que plus ça change, moins ça change et que l'écrire autre est écrire le même. Avec une chronologie différente n'aboutit-on pas aux mêmes résultats avec les mêmes conséquences ? Qu'est-ce que la dissémination du savoir au sein du tiers état a changé dans la condition de l'être humain en général et de l'être Français en particulier ? Qu'était la France avant la Révolution française ? O. de Gouges écrit : « Sous l'ancien régime, tout était vicieux, tout était coupable » (Gouges, 2014: 41). La réflexion radicale peut-elle valoir pour notre France démocrate ? La Révolution a-t-elle changé la face du monde autant que ses adorateurs s'en flattent ? Ne peut-on pas trouver des restes de féodalisme dans notre démocratie ? Quels sont les avantages que nous avons tirés de la Révolution française ?

Définir le déclinisme : notre Kali Yuga

Pourquoi les courants réactionnaires qui ont expiré à cause de la collaboration ont-ils repris du poil de la bête en fin de siècle ? Même si récemment Jeb Bush a raillé la semaine de travail à la française, les critiques contre la France vitupèrent surtout de l'intérieur, celles émanant des médias sont saillantes. Les voix et anathèmes déclinistes sont nombreux et comme ils trouvent un écho parmi le peuple français qui, stéréotypé, est connu aussi pour être râleur, on finirait presque par admettre que le déclin de la France est une donnée scientifique non révoquant en doute.

La liste des déclinistes contemporains français est longue : Philippe Muray, Renaud Camus, Michel Houellebecq, Natacha Polony, Robert Ménard, Ivan Rioufol, Élisabeth Lévy, Régis Debray, Alain Badiou, Jean-Claude Michéa, Marine Le Pen, ... Ces gens, comme Clara, l'héroïne de Bordage, ne se sentent « plus battre avec le cœur du royaume de France. » (Bordage, 2008: 183) Ce qui est frappant dans cette liste, c'est de n'y trouver que des noms français si bien que la tentation est forte de faire de la doctrine décliniste un problème d'identité nationale, un problème ethnocentrique (Wieviorka, 2007: 8) révélateur d'un *french bashing* à la française. Être Français, c'est avoir le droit de critiquer la France, de la penser, de l'écrire aussi. À cette liste proposée plus haut, peut-on adjoindre le nom de P. Bordage ? Pour le savoir, il faudrait proposer une définition minimale de ce qu'est le déclinisme pour voir si *Ceux qui sauront* possède des déterminations communes avec ce concept politique qu'il aurait *volens volens* littérisé. Les déclinistes en annonçant le temps qu'il fera demain, Bordage en écrivant des uchronies laissent penser à leurs publics que l'histoire est de l'ordre de ce qui se prophétise ; sur le plan scientifique, cette idée est fautive. Mais la première différence (de nature) entre Bordage et les déclinistes est que Bordage joue avec l'histoire plutôt qu'il ne lui impose des diktats quand les déclinistes qui inondent chaînes, journaux, pages Internet sont sûrs et certains de leurs annonces apocalyptiques : la guerre de France aura lieu ou a déjà lieu.

En tant que mot, le déclinisme renvoie à une forme de déficit du politique et possède une forte connotation péjorative. Ce n'est pas un compliment que d'être rangé dans la case « décliniste ». Si on lit quelques parutions à charge contre le sujet, on s'aperçoit que le déclinisme est quelque chose avec quoi il faut rompre. L'ouvrage de M. Wieviorka et celui de L. Joffrin possèdent tous les deux pour sous-titre « *Pour en finir avec le déclinisme* ». Et Joffrin en appelle vigoureusement à « la défaite des défaitistes » (Joffrin, 2015: 154). Le mot déclin semble synonyme de « politiquement incorrect » et antonyme de « bien-pensance ». Vivant mal les bousculements du temps, ses nouvelles données, le décliniste est soupçonné de s'attaquer à l'âme de la France en plus d'être réactionnaire. C'est justement l'intrusion du passé (assimilé à une forme de chaos) dans le présent qui fait le caractère décliniste du roman de P. Bordage mais les prémisses de l'auteur sont plus déclinistes que sa chute, sa conclusion.

Un décliniste est un pessimiste historique qui verrait de la décadence là où l'on pourrait plutôt voir de la stagnation ou du progrès. Il dépend d'une histoire qu'il invente

et sur laquelle il fait reposer tous ses systèmes. Tous les déclinistes sont des systématiseurs qui ont mis en équation le mal (économique, culturel, migratoire, etc.) qui hante pour le déséquilibrer l'ordre social. P. Bordage présente sur le mode littéraire une pensée réactionnaire qui aurait eu les moyens de ne pas en rester au stade de la théorie afin de se phénoménaliser dans le monde par la *praxis*. Chronique d'un effondrement programmé, manœuvre de noircissement, le déclinisme est une sorte de névrose temporelle dans laquelle l'on imagine l'Hexagone faire cap au pire. L. Joffrin y voit une forme de « négation de l'avenir » (*idem*: 113), de « masochisme national » (*idem*: 13). Dans l'imaginaire humain, les positions dans l'espace ont leurs symboliques avec leurs fonctions or il y a dans l'idée de déclin l'écrasement d'un choir. Dans l'imaginaire européen, le bas renvoie au mal, au non-abouti, à la corruption, au sale. L'apocalypse a lieu en bas, pas en haut.

En tant que concept, le déclinisme est une doctrine théorique à visées pratiques qui considère que la France est à l'agonie sur le plan économique, culturel, social (tous plans qui intéressent Bordage). Cet état valétudinaire serait cause de ce que la France a chu et chez elle, et dans le monde. Éteinte, la France a perdu sa place dans le *leadership* mondial, la parole et l'acte politiques sont sans lendemain. Le modèle français ne peut plus servir d'exemple, ce qui est le comble pour un modèle. La France n'est plus à la mode sur le plan des idées ou des universités. Vient-il à l'esprit des déclinistes que la France ne peut pas être puissante une bonne fois pour toute car elle n'a pas le monopole de l'action dans le monde ?

Historiquement, la doctrine décliniste n'est pas nouvelle, elle est apparentée aux théories de la décadence et chaque époque a entendu ces zélotes religieux, philosophes ou politiques lui promettre que le monde virait de guingois, vers l'abîme. Le problème des déclinistes est qu'ils prédisent la fin du monde tous les sept jours comme les Témoins de Jéhovah. Leur autre problème est qu'ils existent au moins depuis l'Antiquité avec le Kali Yuga de la mythologie indienne ou avec Hésiode et sa théorie des âges. L'idée de monde pourri traverse encore le Moyen Âge (Lorris, 1992: 61). O. de Gouges écrivait que « depuis trop longtemps la France est dans un état de dépérissement » (Gouges, 2014: 27). Les Lumières eurent Herder. Les Italiens souffrirent leur Oriana Fallaci, les États-Unis ont leur Samuel Huntington, figure qui semble annoncer celles des déclinistes français. Nous avons Houellebecq. La présence chronique des théories de la décadence dans l'histoire invalide le contenu scientifique

du déclinisme qui n'est que divination déguisée. Les inlassables promesses d'apocalypse ne se sont pas réalisées dans le monde et seule la « mauvaise foi » (Joffrin, 2015: 11) peut expliquer que des penseurs voient la mort en lieu et place des forces vives de l'humanité. Le *mundus* est un égout, l'histoire un four crématoire : les déclinistes français continuent l'antienne des théories de la décadence à plus petite échelle, celle d'un pays. Leur acrimonie passionnée les fait souvent passer pour misanthropes (*cf.* Zemmour, Finkelkraut, etc.), qualificatif que peut difficilement recevoir P. Bordage. Comme il argumenterait contre les faits, le déclinisme obéirait plus à une mystique qu'à la rigueur scientifique, ce qui explique que L. Joffrin n'y va pas de main morte avec les tenants d'une telle doctrine qu'il qualifie tout à tour de « Cassandre de la décadence », de « pythies de la décadence », d'« oracles de la déprime », de « pisse-froid », de « chantres du masochisme national », d'« intellectuels de la déprime » (*idem*: 11-24), bref d'oiseaux de malheur, d'hommes bizarrement contre-productifs. Les déclinistes contrits parlent du présent et de l'avenir, Bordage, créatif, a quant à lui recours à l'uchronie pour éclairer le présent dans ses aspects déchirants. Joffrin n'est pas non plus en reste sur la doctrine elle-même qu'il qualifie de « propagande défaitiste », de forme de « démoralisation », de « décadence supposée de la démocratie », de « prophétie sinistre » (*idem*: 14-24) et d'« autodénigrement » (*idem*: 131). Joffrin fait du déclinisme moins une théorie qu'une idéologie dans la droite ligne des penseurs antiuniversalistes, antimodernes qui s'insurgèrent contre les Lumières (Edmund Burke, J. de Maistre, Bonald). Dans tous les cas, le déclinisme semble plus être un problème d'intellectuels qu'un problème populaire, comme le révèle la liste des noms qui y sont attachés. Paradoxalement, le déclinisme est un résultat de la liberté d'expression. Dans certains pays musulmans ou asiatiques, la critique de l'État ou du souverain est prohibée. La situation des Français est-elle meilleure depuis que des intellectuels parlent dans les gazettes, à la radio, à la télévision, etc. ?

Pour les déclinistes, la « France est malade, pour ne pas dire moribonde » (*idem*: 19). Cette personnification de la France qui use de termes médicaux pour décrire son sujet (« La France est *l'homme malade de l'Europe* ») (*idem*: 72) peut bien revêtir des airs de diagnostic, elle reflète surtout la doctrine organiciste qui appréhende les sociétés et les États comme s'il s'agissait de corps vivants.

Logiquement, ne décline que ce qui a connu ascension (intellectuelle, morale, juridique, etc.). Quand les déclinistes avancent que la France a chu et tombe encore, là

maintenant sous nos yeux, à quand font-ils remonter la période de gloire de leur pays aimé, l'Âge d'Or ? Quand la France commença-t-elle à tomber et sa légende à être oubliée ? S'il y a déclin, c'est par rapport à un référent placé plus haut, supériorité qui pourrait être la Révolution française avec ses idéaux. L. Joffrin énumère quelques-unes de ces hauteurs depuis lesquelles nous avons chu : « ce pays se rappelle qu'il fut jadis la *Grande Nation* » de 1792, à l'avant-garde des peuples pour trouver les chemins de la liberté, qu'il a fugitivement construit le grand Empire napoléonien qui allait de Rome à Amsterdam, qu'il a plus tard conquis d'immenses colonies, en Afrique, en Asie, en Océanie, qu'il fut le vainqueur de 14-18. Il garde la nostalgie de cette grandeur perdue. Il se souvient de cette domination qui s'est effondrée en 1940, l'année fatidique. » (*idem*: 13). Ce que le décliniste révère dans la France, c'est son ancienne aptitude à braver des difficultés et à gagner des combats, c'est-à-dire aussi son côté guerrier. Le déclinisme se situe à la croisée de deux désirs, celui d'un désir nostalgique travaillé par une mélancolie de l'histoire (retrouver un temps perdu) et celui d'un désir prospectif (le déclin est ce qui appelle un changement).

Politiquement, le déclinisme est ou annonce l'antipolitique. L'histoire alternative de *Ceux qui sauront* est entrecoupée d'émeutes et de révoltes, le lecteur sent que la Révolution est en passe de renaître de ses cendres. Or, l'ouvrage a été publié trois ans après les émeutes de 2005 qui furent une réponse à la mort de deux adolescents, Zyed Benna et Bouna Traoré dans un transformateur électrique. À ce qui a pu être interprété comme une violence d'État a répondu une violence de la rue.

Pour Wieviorka, l'une des causes du déclinisme est à chercher dans la « dégradation des rapports entre représentants et représentés » (Wieviorka, 2007: 13), soit dans une crise de la représentation. Deux tiers de nos concitoyens estiment que « les hommes politiques se préoccupent très peu ou pratiquement pas de ce que les Français pensent » (*idem*: 13). Or, c'est bien une des marques du féodalisme que de ne pas s'intéresser à et même d'empêcher la représentation politique. Quand nos contemporains refusent la politique parce qu'elle ne leur propose pas un parti dans lequel ils pourraient se reconnaître, ne travaillent-ils pas à la résurgence du féodalisme ? Vivons-nous réellement en démocratie si le peuple démissionnaire ne s'intéresse plus à la politique que pour pleurer et rager : le centre s'écroule, « tout fout le camp » ? Nous avons la démocratie certes mais nos populations semblent aussi dépolitisées que celles que l'on croise dans le roman de Bordage. La France de Bordage n'est pas à l'agonie à

cause des querelles de chapelle et des batailles de partis mais à cause d'hommes qui ignorent ce qu'est l'intérêt général.

Politiquement, le déclinisme est encore lié à la « perte d'estime et de confiance vis-à-vis des acteurs politiques » (*ibidem*). Ce qui a décliné en France ces dernières décennies, c'est la confiance dans le politique et avec elle certainement la confiance dans les idéaux de 1789. Le féodalisme a au moins cette qualité de méconnaître les communicants, il est un temps où les experts en communication n'existaient pas et où un message disait simplement ce qu'il voulait signaler, sans plus, sans fard. Le message prévalait sur le fait de communiquer, celui qui dans une société peut tout se permettre n'a pas besoin de la sophistique. Mais tout de même, si plus personne ne s'intéresse plus à la politique, qui s'occupe de changer les normes collectives ?

Les différentes affaires (forme euphémisée de corruption et de concussion) qui ont gangrené la vie politique française ont conduit une part de la population française à penser que les politiques sont plus égaux qu'elle et qu'ils bénéficient de ce que la société offre de meilleur en terme de confort, en plus de pouvoir bénéficier de passe-droits le cas échéant. Non, les privilèges n'ont pas été abolis dans la nuit du 4 au 5 août 1789. Magda, institutrice illégale de *Ceux qui sauront* a enseigné à Jean, le héros de l'histoire, que « le roi est un homme comme les autres » mais lui « enrageait de ne pas être né dans le bon camp » (Bordage, 2008: 153-154 et 22). Nous sommes passés paraît-il du féodalisme à la démocratie mais le président et ceux qui nous gouvernent sont-ils réellement comme les autres hommes ? Mettent-ils leurs enfants dans les établissements labellisés REP+ (Réseau d'éducation prioritaire renforcé) ? Certains de nos concitoyens éprouvent largement le sentiment de vivre comme des animaux quand ils se comparent à nos princes. Les systèmes parapolitiques de *Ceux qui sauront* (école clandestine, gangs, mafia, etc.) ne peuvent que faire florès dans un monde qui a soif de liberté, d'égalité ; malgré leur illégalité, ils pallient l'inégalité et donnent l'impression de combler les écarts.

Bordage fait vieillir un monde déjà sénile et M. Wieviorka et son équipe se demandent si le fait que notre système politique vieillit mal, a du mal à s'adapter à un monde nouveau n'est pas une des autres causes du déclinisme (Wieviorka, 2007 :13). Il y aurait une Ancienne Démocratie comme il y eut un Ancien Régime dévoyé, une nouvelle démocratie serait à construire. M. Wieviorka lie le déclinisme à une politique

des émotions qu'il voit stérile sur le plan de l'action (*idem*: 95), en plus d'être dangereuse car conduisant au nationalisme, au populisme, au repli identitaire. Une des causes du déclinisme français est à chercher dans l'héritage de la colonisation, les nouvelles cartes migratoires, l'islamisation de la France. La France est pourrie à cause de problèmes temporels (sa propre histoire, exemple des colonies) et spatiaux (géopolitiques, *cf.* flux migratoires). La France va mal parce que le monde, l'humanité va mal : les déclinistes éplorés sont bien misanthropes. Haïssant le monde d'aujourd'hui, ils politisent ce sentiment, fédèrent autour de lui, ce dont il faut conclure paradoxalement que la misanthropie politique rend toujours sociable. En pointant l'autre comme coupable du mal français, les déclinistes attisent des haines et mettent en danger l'unité de la société et de la République. P. Bordage ne s'intéresse pas à la question de l'islam, première des « peurs contemporaines » (Joffrin, 2015: 47) parce que cette question aurait été hors-sujet dans son programme narratif. Là où les valeurs chrétiennes féodales étaient remises au goût du jour, l'islam ne pouvait percer. Cependant dans son roman, Bordage mentionne un Califat. Sherazade, une utilisatrice du réseau virtuel communique avec Clara via Internet : « Elle demandait à Clara comment vivait une jeune femme à Versailles, la ville dont rêvaient toutes les courtisanes du Califat. Elle était déçue d'apprendre que les filles en Europe étaient, comme les filles orientales, mariées à des hommes qu'elles ne connaissaient pas. » (Bordage, 2008: 232). Quand il pense à l'islam, P. Bordage pense à la condition de la femme, il se fait là l'écho de la voix populaire. Nos démocraties ne peuvent souffrir la place que réserve aux femmes un islam rigoriste. Ce clin d'œil au débat démocratique actuel entre féminisme et islam, s'il est unique dans le roman, s'il ne constitue pas l'essentiel de l'œuvre de P. Bordage peut au moins nous laisser penser ceci : la France n'a pas attendu les musulmans pour être en guerre contre elle-même. Chez Bordage, la société féodale est divisée en supérieurs et en inférieurs, c'est cette hiérarchisation qui crée du ressentiment politique en préparant la guerre civile. Le conflit chez Bordage est plus social que religieux. Du point de vue polémologique et agonistique, le point commun de la société de Bordage et de celle dépeinte par nos stars déclinistes est qu'on la sent dans un état de guerre larvée. La guerre civile a lieu dans le roman.

Enfin, P. Bordage, pour expliquer le déclinisme de son univers parallèle plutôt qu'ancien, va plus loin que L. Joffrin ou M. Wieviorka parce qu'il prétend que la France va mal parce que le savoir, l'instruction n'ont pas pénétré toutes les couches

populaires, il revient sur le problème de la *translatio studii* [transmission du savoir] durant ces années où l'Éducation nationale se réforme en créant un jour les ZEP (Zone d'Éducation Prioritaire), le lendemain les réseaux ECLAIR (Écoles, Collèges et Lycées pour l'Ambition, l'Innovation et la Réussite) et le surlendemain les REP+ (Réseau d'Éducation Prioritaire renforcé), tout cela en pensant que ces mesurette ou contorsions d'acronymes et de gens annihilent les ghettos français – expression qui semble oxymorique eu égard à notre devise nationale. En ce sens, P. Bordage pourrait passer pour un auteur proche idéologiquement d'un A. Finkielkraut ou d'une N. Polony, tous deux spécialistes des questions d'enseignement en France, avec cette réserve que P. Bordage ne pense pas le déclin de l'instruction publique en termes de perte d'autorité (de la famille, des enseignants, etc.). Les élèves qui sortent du système scolaire sans diplôme ne sont-ils pas les avatars modernes des enfants incultes du Moyen Âge ? Comment ces enfants entreront-ils dans la civilisation ? Pourquoi la France et d'autres pays ont-ils tant de mal à recruter des professeurs de mathématiques ?

Notre système souffre de la perte de vitesse de l'ascenseur social. Les gens savent-ils la chance qu'ils ont d'aller à l'école librement ? Peut-être pas, mais s'en tenant à la précarisation de masse, ils savent en revanche qu'ils peuvent sortir de l'université avec un doctorat pour terminer au Pôle emploi. N'y a-t-il pas quelque chose de menteur dans les discours que l'on tient sur l'école en tant qu'actrice majeure de la mobilité sociale ? L'école n'a pas changé la condition de tous ces Français que la Constitution dit égaux sur le papier. La fonction de l'école est double : elle doit mener au monde du travail ainsi qu'à la vie politique. Mais comment celui qui ne trouve pas de travail ravalerait-il son ressentiment pour s'intéresser à un domaine qu'il juge responsable de sa situation ?

Pour une société ouverte

L'uchronie de Bordage a-t-elle pour fonction d'écrire l'altérité, disons historique ? Ou ne s'agit-il pas plutôt d'écrire sur l'identité et notre présent afin d'en faire saillir les lignes, perspectives et détours ? La littérature française adolescente est traversée par un courant féministe auquel Bordage appartient. Les déclinistes semblent plus nombreux que les non déclinistes qui ne sont pas non plus nécessairement des optimistes par nature. Tenant de la société ouverte, P. Bordage n'entre pas dans le « grimoire des anti-Lumières » (Joffrin, 2015: 39) parce qu'il ne se contente pas

d'asséner des affirmations comme nos déclinistes nationaux mais se contente d'interroger notre histoire par les voix plurielles du roman. Il n'affirme pas intempestivement voir clair dans le grand livre de l'histoire, c'est d'ailleurs certainement pour cela qu'il lui pose des questions. Dans cette perspective, P. Bordage montre qu'il est possible de prendre la littérature au sérieux, c'est-à-dire de philosopher avec un roman. La littérature est philosophique parce que lorsque l'actualité pose problème on peut utiliser les productions littéraires pour la penser, loin de la rumeur bourdonnante qui vient des médias. La littérature met en perspective l'actualité, au rythme du lecteur. L'uchronie est un miroir déformé du présent, un message à décrypter avec pour indices les données du passé et l'actualité. L'uchronie mimétique et le déclinisme alarmiste ont ces deux points communs : ils constituent des invitations à repenser le présent, l'actualité immédiate d'une part tout en nous enjoignant à reconsidérer notre place dans l'histoire de l'humanité d'autre part. L'uchronie nous rappelle que nous ne savons pas aimer la démocratie à sa juste valeur, elle a vocation à nous dire qui nous sommes au présent. Paradoxalement, c'est au moment où nous pourrions le plus aimer les faveurs que nous fait notre pays que nous sommes le plus à même de basculer du côté du déclinisme : « dans l'ensemble le niveau d'éducation s'est beaucoup élevé, et avec lui la capacité critique des citoyens » (Wieviorka, 2007: 14).

Critique littéraire à ses heures, Joffrin range Houellebecq parmi les écrivains talentueux tout en soulignant son inaptitude à voir clair dans le jeu social et l'histoire de France qui va. Houellebecq prophétise, Bordage historise. Le premier croit que l'on peut calculer les conséquences des actions humaines et leur imprévisibilité, le second pense que l'on est tributaire de son histoire, l'un regarde l'avenir, l'autre derrière nous, les deux ne prennent pas en compte la liberté des peuples à s'autodéterminer eux-mêmes, ce qui exclut certes l'hétéronomie des rois mais aussi celle du poids de l'histoire. Parce que nous sommes libres politiquement, nous ne sommes pas entravés par l'histoire. La révolution française en est un exemple éclatant : ce qui a duré mille ans peut s'éteindre, un millénaire ne sonne pas comme un gage d'éternité.

Si derrière le féodalisme c'est notre démocratie que P. Bordage a voulu représenter alors peut-être pouvons-nous penser que si les systèmes politiques changent, l'humanité elle ne change pas en ce qui concerne ses aspirations profondes à la liberté et à la connaissance. La politique ne produit pas d'utopie, même quand elle gagne les révolutions – ce qu'est en train de comprendre un pays comme la Tunisie. La politique a

pour fonction de produire de l'ordre : cette vision est mythologique puisque tous les systèmes échouent et qu'il y a toujours une religion ou un roman pour nous le rappeler quand nous serions tentés de l'oublier.

La Révolution a eu lieu mais n'a pas eu le temps d'actualiser ses promesses et ambitions. Pour Bordage, la France n'a pas réussi sa transition révolutionnaire, la révolution n'est pas finie, elle n'a pas atteint son *telos*. Petite annonce : « Pays cherche citoyens éclairés ». Ce roman réenchante le politique – qui travaille à l'éducation du citoyen.

Bibliographie :

BORDAGE, Pierre (2008). *Ceux qui sauront*. Paris: Flammarion.

FINKIELKRAUT, Alain (2009). « Les raisons de la crise », *La Querelle de l'école*. Paris: Gallimard.

GOUGES, Olympe (2014). « *Femme, réveille-toi !* ». Paris: Gallimard.

JOFFRIN, Laurent (2015). *Le réveil français, Pour en finir avec les défaitistes, les déclinistes et autres prophètes de la décadence*. Paris: Stock.

LORRIS, Guillaume et MEUN, Jean (1992). *Le Roman de la Rose*. Paris: Le Livre de Poche.

WIEVIORKA, Michel (dir.) (2007). *Le printemps du politique, Pour en finir avec le déclinisme*. Paris: Robert Laffont.